

GÉRARD MACÉ

Promesse,  
tour et prestige

*nrf*

GALLIMARD



PROMESSE,  
TOUR ET PRESTIGE



GÉRARD MACÉ

PROMESSE,  
TOUR ET PRESTIGE

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
trente exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Malmenayde  
numérotés de 1 à 30.*

*Il est parfaitement concevable que la splendeur de la vie se tienne à côté de chaque être et toujours dans sa plénitude, mais qu'elle soit voilée, enfouie dans les profondeurs, invisible, lointaine. Elle est pourtant là, ni hostile, ni malveillante, ni sourde; qu'on l'invoque par le mot juste, par son nom juste, et elle vient. C'est là l'essence de la magie, qui ne crée pas, mais invoque.*

KAFKA,  
18 octobre 1921





Promesse



Dans le bras de la rivière  
où ils vivent encore, au cœur de la forêt  
dense, ils opposent le pouce et l'index  
pour compter jusqu'à deux, comme le ciel  
s'oppose à la terre pour ménager des intervalles.  
Sur les mêmes doigts ils comptent les plumes  
et les pétales, dans une lumière de crépuscule  
où la fin ressemble au commencement.  
Des siestes brèves, des sommes légers  
ne les empêchent pas de veiller toute la nuit  
pour raconter la création : sept consonnes  
et trois voyelles sont suffisantes,  
avec les soupirs et les intonations.

\*

Tout le reste est une immense fatigue,  
aussi grande que celle des grands singes  
qui ne veulent pas parler  
de peur de travailler.

Fatigue, grande fatigue  
d'apprendre la langue chuintante  
et compliquée que parlent les Blancs.

Fatigue, grande fatigue  
de partir à la chasse  
quand la famine menace les enfants.

Fatigue, grande fatigue  
de trafiquer l'or  
quand on peut cueillir des noix.

\*

La grande fatigue, chez nous c'est le tocsin des nouvelles, avec son décor de tôles tordues, ses enfants congelés, sa banque d'organes, ses interrogatoires musclés, ses enfants soldats, ses attentats suicides, ses femmes battues, la planète qui se réchauffe, et chaque jour le début de la fin : danse macabre dont les ombres se projettent au plafond, dans nos salons où la lueur des images a remplacé celle du feu.

Mais tant de questions  
volent encore autour de la lampe,  
comme des ailes de papillon  
que soulève une vague aux antipodes.

Qui a poussé dans le dos  
le suicidé du pont,  
qui a noyé le poisson  
dans des eaux si peu profondes,  
et la lune était-elle ronde  
quand se sont remplis les océans ?

Où est passé le rêve  
d'une flamme humide léchant la roche,  
d'un feu mouillé d'où naîtraient les pierres,  
et pourquoi les contraires aimantés par l'esprit  
restent-ils entre eux à des années-lumière ?

À quoi ressemblaient les fleurs  
quand la première abeille quitta l'Afrique,  
l'abeille dont la danse est prisonnière de l'ambre

et des millions d'années qu'ont roulés les vagues  
de l'Asie mineure à la Baltique ?

Pourquoi n'ai-je pas appris à lire dans ce jardin  
où le plus vieil iris s'appelle Désir ? Pourquoi  
n'ai-je pas appris à aimer dans une prairie  
que personne ne fauche, et qui grandit toute seule  
comme une forêt primitive ?

À quel âge commence-t-on à se plaindre du temps  
pour opposer aux vents qui tournent, aux sautes d'humeur  
des météores, le faux souvenir d'une seule journée  
qui résume des saisons entières : une brève journée d'hiver  
à la pureté de cristal, un long jour d'été au soleil fixe,  
étalon-or d'une enfance imaginaire ?

\*

Autour du bâtiment de brique où avaient lieu les interro-  
gatoires de la police secrète, à Berlin-Est, on a fait courir sur  
une sorte de rail les questions des prisonniers, relevées sur les  
murs de leur cellule. Parmi les questions destinées à traverser  
les murs pour parvenir jusqu'à nous (qui a refermé les por-  
tes de fer ? qui entendra les cris des torturés ?), il en est une  
qui s'adresse à la poésie. Non pas pour demander à quoi elle  
sert, mais avec plus de subtilité, à quel moment elle peut être  
utile.

Chacun connaît la réponse pour soi, jamais pour les autres.  
Et puis, de quelle utilité s'agit-il ?

Consolation musicale,  
ou la vérité dans son nouvel  
exercice de funambule,  
après des siècles à imiter  
la femme-tronc sortant du puits ?

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Locke avait imaginé une langue où tout serait désigné par un nom propre : chaque être vivant, mais aussi chaque brin d'herbe et même le moindre caillou. Une langue impraticable, puisqu'elle se perdrait dans le détail des existences, les nuances à l'infini de chaque chose et de chaque individu. Mais une langue qui n'est pas étrangère à la poésie, dans laquelle

l'armoire est une armoire avec un grand A,  
dont la porte battante s'ouvre encore dans la mémoire  
quand je veux respirer le parfum d'un secret  
bien gardé entre les draps, ou l'odeur mêlée  
des vivants et des morts. Je revois alors  
la ferrure que frappait un rayon de lune,  
qui m'aidait à trouver le sommeil  
comme une étoile guidant le voyageur.

Le Divan est celui des années trente  
où ne dort plus personne, mais que j'ai recouvert  
d'un tissu persan, pour revoir l'oiseau de paradis  
qui renaîtra sans nous. Le chasseur est caché



dans les feuillages, comme le dieu de l'amour  
dans le motif à l'infini d'un papier peint.

La Chance est une carte ou un oiseau  
entre les mains du magicien.  
Promesse, tour et prestige,  
les êtres apparaissent et disparaissent,  
comme une chose au milieu des dix mille  
que le langage dissimule.

La fleur d'aujourd'hui est une Rose  
que les draps enroulés sur eux-mêmes  
ont déposée au milieu du lit.  
Fleur d'un seul jour,  
plus éphémère encore  
que la rose de la poésie.

\*

Plus radical que Locke, Swift avait imaginé un peuple qui se passerait des signes. Pour faire la conversation, chaque individu serait donc encombré d'objets sonores et d'allégories plus ou moins parlantes. Traînant après lui, comme nous notre ombre ou notre chimère, des rébus géants qui l'écraseraient de tout leur poids.

Promesse, tour et prestige : les trois moments des tours de magie reviennent plusieurs fois par jour, même à notre insu, chaque fois que la réalité à portée de main devient une illusion, chaque fois que nous la retrouvons auréolée par sa perte, ou lestée par le temps qui s'est déposé en elle.

Promesse, la réalité qui naît de la parole.  
Promesse, l'écharpe rouge de la passante  
et le gilet brodé du singe savant.  
Promesse, la table tournante et le miroir  
qui permet de traverser les apparences.  
Promesse, la boîte à double fond  
sur laquelle se penche un homme  
en frac et chapeau melon.

\*

Du tour il n'y a rien à dire, malgré ce que prétendent les manuels et les livres sacrés, qui ne tiennent jamais leurs promesses.

Le tour est un trou noir aspirant la matière : les foulards, les anneaux, les montres et les colombes, la pacotille et les paillettes. Et même ce qui nous reste d'intelligence, attirée par le vide comme les astres en bout de course.

\*

Prestige, la lune de nouveau pleine  
et le lapin dans le chapeau.

Prestige, la femme qui se réveille entière  
et les souvenirs qui lui reviennent.

Prestige, la colombe rescapée du déluge  
et le canari remonté de la mine, plus vivant  
que le phénix, rôti sous la cendre.

Prestige, le tombeau vide du magicien  
qui marchait sur les eaux et multipliait les pains.  
Prestige, l'imitation de la mort et la résurrection.

\*

Les tapis n'ont jamais volé au-dessus de nos maisons, mais chaque fois que nous les avons battus nous avons soulevé la poussière du temps.

Les lampes n'ont pas fait apparaître de génie, mais les objets magiques ne nous ont jamais manqué.

À la radio, on entend encore  
les voix des chanteuses mortes

et dans les miroirs, le monde à l'envers  
nous a révélé toute sa profondeur.

Les photographies nous ont montré  
des ancêtres aux visages d'enfants,

des astres à la peau d'orange  
et nos squelettes en transparence.

Pour les promesses et l'élixir  
nous avons la parole et la pharmacopée,

pour les rêves un fauteuil à oreilles  
et un divan aussi profond que le sommeil.

Pour remonter le temps, nous n'avons besoin de rien ni  
de personne : la corde est usée autant que la croyance, mais  
l'énergie du désespoir suffit à tendre le ressort.